

L'homme se tient droit face à son miroir. Il s'est levé aux aurores, juste à la pointe du jour, à l'heure où les corneilles ont poussé d'étranges cris de vautours. Durant la nuit, un orage s'est déchaîné dans le ciel parisien. De mémoire de citadin, jamais on n'a vu chose pareille. Coups de tonnerre, vents violents, éclairs de feu, déluge de grêlons. La tempête nocturne a dévasté la cité déjà enfiévrée par la Terreur de l'été 1793. Charpentes de toits centenaires enflammées, arbres de la liberté foudroyés, carreaux de fenêtres brisés, fracas crépitant d'une pluie effrénée. Au creux de la tourmente, l'homme n'a pas tremblé. Il a contemplé l'orage comme on regarde le temps s'écouler, en sachant qu'il passe sans qu'on puisse l'arrêter. À présent, il s'habille en silence. De manière circonspecte. Il tâche de ne pas éveiller sa femme et ses cinq enfants qui dorment enfin dans les chambres. Il attache les boutons de sa veste en velours en songeant au travail qui l'attend. Sa pensée s'envole par la fenêtre ouverte, plane comme une menace sur les rues de Paris ruisselantes de verre cassé et de cendres, rejoint la salle d'audience du tribunal de la Conciergerie dont les tours pointues accrochent dans un cliquetis sinistre les dernières

nuées orageuses. L'homme se voit assis à son pupitre d'accusateur public de la première République. Il questionne son reflet dans le miroir. Combien d'ordres d'arrestations signera-t-il au cours de la journée? Combien de traîtres seront emprisonnés sur son ordre? Combien de condamnations à mort requerra-t-il? Combien de fois brandira-t-il le glaive de la loyauté envers la République? Combien mourront à la suite de ses jugements? Combien en enverra-t-il à la guillotine? Combien d'hommes? De femmes? Au diable les chiffres! L'homme sait qu'il ne laissera pas un seul scélérat échapper à la justice républicaine dont il est l'instrument consciencieux. L'homme bombe le torse avec orgueil, tend son profil aquilin au miroir, l'interroge d'une voix sépulcrale: «Miroir, mon beau miroir, qui est l'homme le plus juste du pays?» Et le miroir de répondre: «Tu es l'homme le plus juste du pays, citoyen Fouquier-Tinville, car toi, tu es la Loi qui ne s'émeut pas.» Le magistrat n'en ressent ni plaisir, ni déplaisir. Ce n'est qu'une question de destin, le sien. D'ailleurs si son miroir lui réclamait les cœurs de ses victimes, il les leur arracherait sans sourciller, il les mangerait même s'il le fallait, car Antoine Fouquier-Tinville est la Loi qui ne s'émeut pas. C'est un fatal constat qu'il pose à sa raison en même temps qu'un chapeau sombre sur sa tête.

Au même instant – et tu ne t’y attends pas – dans la lueur sauvage de l’aube après l’orage, une dame en vêtements bleus de cavalière, portant un chapeau noir à plumes jaunes, surgit sur la place de la Révolution où trône la guillotine depuis l’automne 1792. Dans un vaste silence qu’elle est la seule à entendre, la dame avance, marchant comme un fakir sur les braises encore chaudes et les tessons de verre brisé abandonnés par les éclairs et le tonnerre. La dame croise quelques femmes portant des paniers d’osier chargés de maigres victuailles, une bande de jeunes vauriens trempés jusqu’aux os semblant ne pas avoir dormi de la nuit et des hommes aux lourds sabots poussant des charrettes branlantes. La dame ralentit l’allure quand l’ombre de la guillotine la caresse d’un parfum de mort. Elle s’arrête soudain et se tient immobile aux côtés de la dangereuse machine, retenant son souffle, la main sur un poignard qu’elle porte à la ceinture, dissimulé sous les plis de sa jupe bleue d’amazone. Elle tend l’oreille et scrute l’horizon au-delà de la marée humaine qui afflue peu à peu sur la place. Monte-t-elle la garde ?

Elle a une attitude hargneuse de sentinelle en attente,

mais si tu t'approches, tu découvriras son regard apeuré. Ses doigts tapotent les plis de sa veste à boutons argentés. Ses yeux roulent à gauche, à droite et finissent par épier une corneille tournoyant dans le ciel avec une élégance rapace. Un oiseau noir dans un ciel jaune. Un ciel débordant d'inquiétants nuages ocres soufflés par les vents secs venus du sud, chargés des sables des déserts du Maghreb et des poussières des incendies de forêts d'Espagne. D'épais nuages opaques annonceurs de l'arrivée d'un possible ouragan. L'orage de la nuit n'en aurait-il été que le prélude ?

Dans l'intense lumière jaune, la dame en bleu est aux aguets. Elle observe l'oiseau se poser sur la barre supérieure de la guillotine. Elle grogne et chasse de la main quelques enfants perdus qui tentent de grimper à l'échafaud pour y jouer. Les gamins n'insistent pas et courent se cacher sous l'estrade de la guillotine sur laquelle vient se percher un autre oiseau noir. La dame frissonne. Elle a peur. Sans aucun doute. Tout à coup, alors qu'une troisième corneille se pose tout en haut de la machine dont la lame étincelle, la dame pâlit et se plie en deux. Tu te demandes ce qui lui arrive.

Elle se tient la gorge des mains, comme sous l'effet d'une nausée terrassante, ses jambes paraissent se dérober sous elle. Son cœur cesse presque de battre. Elle est au bord de l'évanouissement quand un fluide brillant s'échappe de ses lèvres entrouvertes et papillote devant elle. Une épouvantable émanation de sa peur, arrachée des profondeurs de son ventre, est sortie par sa bouche et plane dans l'atmosphère sous la forme d'un Horla invisible aux yeux du commun des mortels. La dame pousse un petit cri rauque, comme

un cri de nouveau-né, et contre toute attente, au lieu de s'affaisser au sol, elle se redresse dans un douloureux soupir. Hébétée, les yeux plissés, elle se laisse envelopper par la substance brillante que personne ne voit, hormis elle, et peut-être aussi une dizaine de corneilles silencieuses. La dame murmure, elle entonne un chant lancinant et entame une danse scintillante au pied de la guillotine sur laquelle se sont à présent rassemblés plus de vingt oiseaux noirs. La dame tourne sur elle-même et autour de l'engin de mort. Danse de derviche en transe? Danse de guerre autour d'un totem morbide? Danse de sabbat? Elle transpire, sue et s'agite. Elle marmonne des incantations, tremble et délire. Va-t-elle continuer ainsi jusqu'à s'écrouler? Ses yeux se révulsent. Tout à coup elle se raidit, se plante devant la guillotine et crache vers elle un énorme mollard. Il atterrit dans la poussière sous le regard goguenard des enfants. Un crachat gras et luisant semblant respirer par lui-même. La dame s'essuie la bouche du revers d'une main et de l'autre brandit son poignard. D'un geste rapide, elle le lance et la lame se plante dans un des montants de la guillotine où elle ne reste qu'un instant car la dame s'élance en hennissant pour récupérer son arme, puis elle entreprend à nouveau de danser, entraînant les enfants à sa suite dans une ronde insensée.

Les oiseaux noirs sont toujours là. Vont-ils attaquer la dame? Non. Ils ne s'en prennent pas aux enfants non plus. Les oiseaux battent des ailes comme s'ils scandaient la mesure. Fort, de plus en plus fort, jusqu'à se serrer les uns contre les autres, en un seul bloc d'ailes et de plumes, formant ainsi une corneille gigantesque qui s'envole vers

ailleurs dans un ricanement effrayant.

Au même instant – et tu ne t’y attends pas – la dame en bleu s’arrache à la farandole. Son regard a changé. Un sourire à la fois épuisé et victorieux anime ses lèvres fines. La dame semble s’être vidée d’elle-même et heureuse de l’être. Elle enlève son chapeau, secoue sa chevelure emmêlée comme pour remettre ses idées en place. Puis elle fait la révérence et salue la guillotine d’un geste ample avant de quitter la place en trotinant, ayant l’air détaché de celle qui abandonne quelque chose derrière elle et s’en moque. À n’en pas douter, la dame n’a plus peur. La peur dont elle s’est libérée se matérialise face à la guillotine, sa peur prend chair sous l’apparence d’une maigre fillette en haillons. Et tu te demandes d’où elle sort cette gamine.

C'est une orpheline. (Une Cosette à la Victor Hugo. Toute petite et toute laide. Vêtue d'une toile trouée. Il me plaît de la faire apparaître à l'endroit même où la dame a craché à terre.) Gracile pauvrete à la chevelure jaune paille retenue par un ruban sale, dégoulinante d'une substance blanchâtre, avec un panier de fleurs accroché à son dos. Elle est là et ne bouge pas. (Elle fait peine à voir, la misérable, et aucun Jean Valjean n'apparaît pour la sauver.) Elle n'accompagne pas les enfants qui parviennent à grimper sur la plate-forme de l'échafaud, maintenant que plus personne ne les en empêche, où ils miment tour à tour condamnés et bourreau. La petite semble insensible aux jeux de la bande de gamins. Autre chose se joue en elle. Au creux de sa poitrine, peu à peu, quelque chose palpite et frémit. Quelque chose. De minuscules turbulences. Pépites de peur et de plaisir qui roulent dans son ventre, à l'ombre de la guillotine.

La guillotine.

La petite l'a déjà vue en action. Elle était sans doute présente sur la place de Grève la première fois où la guillotine a tranché la tête d'un criminel. Elle croit s'en souvenir. Ou

s'agit-il du souvenir de quelqu'un d'autre ? Celui de la dame en bleu ? Quoi qu'il en soit, c'était un jour de printemps. L'air fleurait bon le lilas. La petite vendait du muguet et glissait de temps en temps une main voleuse dans les poches des spectateurs venus assister à l'exécution. L'homme dont on allait couper la tête s'appelait Pelletier. Elle ne l'a pas oublié. D'habitude, elle ne retient pas le nom des choses et des gens, mais celui-là elle l'a retenu. (Parce que c'est le nom du premier Parisien à avoir été guillotiné. Ce n'est pas rien, ça ne peut pas s'oublier.) L'homme s'appelait Pelletier et était un condamné de droit commun, un voleur, comme elle. Elle se rappelle qu'il était resté fier quand il était monté à l'échafaud, quand il avait gravi les marches vers *Mademoiselle*, les poings dans le dos, il n'avait pas tremblé. *Mademoiselle*, c'est ainsi que la petite a entendu nommer la guillotine. *Mademoiselle*, un mot vivant pour une machine à tuer. La petite a un goût amer dans la bouche. Le souvenir de la décapitation de Pelletier prend toute la place. Elle voit les cheveux sales et coupés grossièrement, au couteau. Elle voit la chemise déchirée, au col. Elle voit le condamné cracher vers le bourreau, au visage. L'exécuteur n'avait pas réagi. Il avait accompli son office avec froideur.

Clac !

L'homme appelé Pelletier avait été décapité proprement et promptement. Le public avait été déçu, le couperet avait glissé et en un déclic, la tête avait été séparée du corps, le sang avait jailli, c'était fini, l'homme était mort. La petite avait senti quelque chose. Quelque chose. Quand la lame métallique était tombée, elle avait été pétrifiée un instant. Torpeur. Ensuite, tout son corps avait frissonné. De plaisir ?



Quelques mois plus tard, quand cela avait été le tour du roi Louis XVI d'être décapité, elle était peut-être aussi dans le public. Elle avait froid, la petite. C'était en janvier. On avait déménagé la guillotine de la place de Grève vers la place Louis-XV, rebaptisée place de la Révolution. Les grondements des tambours étaient assourdissants. Dans un moment de pause, quelqu'un avait crié d'une voix triomphale : À mort ! Lorsque la tête ensanglantée avait roulé dans le panier, la petite avait à nouveau ressenti paralysie, puis frémissement, onde de chaleur, serpent mystérieux ondulant sous sa chair. Mal à l'aise, elle s'était enfuie. Elle avait couru jusqu'au Pont-au-Change pour mendier, tendant sa main aux ongles noirs, dans un geste habituel rassurant, se demandant pourquoi son cœur s'était soudain serré, puis n'avait cessé de palpiter lui donnant l'impression cruelle d'exister. Exister ? C'était si étrange qu'elle était retournée voir la machine de mort le lendemain et le surlendemain et tous les autres jours pendant des semaines... Chaque fois, elle avait été touchée par la vision de la guillotine à la lame étincelante. Elle était envahie par une émotion à la fois agréable et dérangeante, à laquelle succédait un étonnement innocent la laissant sans défense. C'est alors que quelque chose en profitait pour se glisser sous sa peau de manière sournoise. C'était sans doute la mort elle-même qui l'écorchait à l'arme blanche et se mettait à palpiter sous sa chair à vif. La mort ? Oui, une mort joyeuse qui tambourinait dans ses veines et lui délivrait un message personnel d'une voix de velours : « Tu vis, petite. Tu vis vraiment. Ici, en ce moment, se joue un face à face entre toi et moi. Toi la vie, moi la mort. Quand j'entre en toi, tu sens que

tu vis, n'est-ce pas? Ton cœur bat la chamade. C'est ça la vérité. L'affolante vérité. Quand moi, la mort, je surviens, toi, petite, tu vis enfin.» La petite ne comprenait pas très clairement ce que la mort lui racontait d'une voix feutrée, mais elle sentait que c'était vrai.

La petite se balance d'un pied sur l'autre. Elle écarte la mèche de cheveux blonds crasseux qui lui barre le visage et caresse du bout des doigts le grain de beauté brun foncé qu'elle a sous l'œil droit, comme pour se protéger d'un mauvais sort. Ce geste – un effleurement inconscient – exhume du plus profond d'elle-même LE visage. Flou, LE visage, quand il sort des limbes de la mémoire de la petite. On reconnaît quand même le visage d'une femme. Une femme au sourire doux. Un sourire doux de Joconde? À vrai dire, la petite n'en sait rien. Elle n'a jamais entendu parler de la Joconde, de Léonard de Vinci, de la peinture italienne, *e tutti quanti*, et encore moins d'un sourire qui vous sourit sous n'importe quel angle... Pourtant, pourtant, si elle avait eu l'occasion de se rendre à Versailles, la petite, elle aurait pu admirer la plus célèbre des œuvres du génie de la Renaissance Mais la petite n'est jamais allée au château de Versailles, elle est juste troublée par un sourire simplement doux. Le sourire doux d'une femme jaillie de sa mémoire de petite fille de cinq ans. Car ce sourire est un sourire aimant, empreint d'amour sans conditions – naturellement, on pourrait en venir à penser ou à croire qu'il s'agit du visage de la mère de la petite. Sa mère? Vraiment?

Sa mère inconnue et rêvée. Visage d'icône, tout aurolé de doré. Visage animé dont les lèvres vermeilles s'approchent dans un mirage et déposent un baiser sous l'œil droit de la

petite, à l'endroit du point de beauté. Un baiser comme un chuchotement, le battement d'ailes d'un papillon. Douceur éphémère, à savourer dans tous les sens. Malheureusement, elle passe la douceur, elle passe. Il ne reste plus à la petite qu'à écouter le silence et l'absence, face à la guillotine, envoûtée. Les enfants jouent toujours sur la plate-forme de l'échafaud. La petite ne les voit pas, ne les entend pas, elle hallucine, elle est attaquée par des bruits qui sont les cris des femmes installées autour de la guillotine pendant les exécutions. Ce sont des femmes du peuple. Elles gueulent, on les appelle les Jacobines, matrones à la fois débonnaires et féroces, occupées à tricoter et à insulter les condamnés. La petite les entend à nouveau, les appels au meurtre des tricoteuses. Des braillements, des hurlements qui martèlent tous le même refrain.

À mort!

À mort!

À mort!

À mort!

À mort!

À mort!

Bouches à crapauds. Bouches de vipères. Leurs bonnets blancs. Leurs tabliers blancs. Leurs yeux noirs. Leurs mots noirs. Leurs aiguilles à tricoter comme des poignards qui percent le ventre de la petite. Il faut partir. Faire l'effort de tourner le dos à la guillotine. Car ce n'est pas la mort qui habite dans ces femmes. Ce n'est pas la mort. Elle le sait bien, la petite, la mort parle d'une voix de velours. Or ces femmes... Ces femmes crachent des mots de cretonne rugueuse. La petite se bouche les oreilles. Elle voudrait que

les cris s'arrêtent. Si elle pouvait s'enfouir la tête dans la terre pour ne plus les entendre. Il faut partir. Prendre son élan et partir en courant. La petite sait que c'est cela qu'elle doit faire. Et elle part.

La petite ne court pas. C'est différent. Certains pourraient dire qu'ils la voient voler. Oui, il semble que ses pieds touchent à peine le sol. Comme si elle allait s'envoler. Drôle d'oiseau en fuite, avec un panier de fleurs accroché à son dos qui lui fait comme une houpette colorée au-dessus de la tête. Ses jambes maigres comme des pattes d'échassier. Ses bras déployés comme des ailes d'autruche. Elle ne sait pas qu'elle ressemble à une autruche en alerte. Elle n'en a jamais vu d'autruche. Elle aurait pu en voir si elle avait visité la ménagerie royale de Versailles, or elle n'a jamais vu Versailles, on le sait. De toutes façons, à Versailles, à l'été 1793, il n'y a plus d'autruche, la dernière qui se cachait sans cesse la tête dans le sable, on l'a mangée; d'ailleurs, à Versailles, il n'y a plus de roi non plus, lui, toutefois, on ne l'a pas mangé, non, on l'a enterré tout entier, la tête entre les jambes, au cimetière de la Madeleine en janvier 1793.

La petite, qui court comme si elle s'envolait, entre dans le jardin des Tuileries qui, depuis le 10 août 1792, n'est plus à proprement parler un jardin réservé à la haute société, mais un parc public dont les allées mènent au palais des Tuileries, qui, depuis le 10 mai 1793, n'est plus à proprement parler un palais «royal», mais un palais «national» au fronton duquel on vient de graver les trois mots de la future mythologie républicaine: Unité, Liberté, Égalité. C'est dans la salle des machines de ce palais que se réunissent depuis plusieurs semaines les députés de la Convention. S'y

installe librement une masse nombreuse venue assister en toute égalité aux débats des hommes politiques. Dans le parc des Tuileries, la petite cherche à vendre ses fleurs, elle mendie et bien sûr elle vole. Des centaines de poches sont à sa portée. Il suffit de se fondre dans la multitude, de passer inaperçue.

Arrivée dans la grande allée, la petite ralentit l'allure. Elle a peur des gardes. Elle ne devrait pas, il n'y a plus de gardes depuis que le jardin est devenu parc public. Il est ouvert au peuple parisien à présent, la petite n'y croit pas vraiment. Elle tremble un peu sur ses jambes. Son esprit est aussi vide que son estomac. Il y a du monde, on la bouscule. La petite tente de reprendre son souffle. Elle est en sueur. Quelques mèches de sa tignasse jaune lui collent au front et aux joues. Son regard reste baissé vers le sol. C'est merveilleux ce qu'on voit du monde quand on regarde à terre. Magnifiques insignifiances. De temps en temps, un pied, d'homme, de femme, d'enfant, les quatre pattes d'un animal domestique, un étron abandonné par un chien, une pierre à la forme bizarre, un déchet végétal, un brin d'herbe, un bout de bois, feuilles mortes, insectes rampants... Des détails, et pourtant, le monde est là en entier, dans son infinie diversité, au ras du sol. La petite est fascinée par un crachat glaireux et brillant, diamant humide, elle ne voit pas le député Danton, laid comme un cochon, marcher à grands pas dans l'allée. Georges Danton en personne. Tonitruant, comme à son habitude. (À la manière d'un Gérard Depardieu dans le fameux film d'Andrej Wajda.) La petite le connaît de vue (pas Depardieu, Danton). Cet été-là, qui ne connaît pas à Paris le député Danton, laid comme un cochon, tonitruant

comme trois truies en chaleur? Pourtant, la petite ne le voit pas. Elle est tout entière dans son œuvre d'invisibilité, au ras du sol. Elle disparaît aux yeux des autres, elle fait partie du décor. Ne pas respirer, ne pas entendre son cœur battre. Être là, sans être là. Se diluer. N'être personne. Désexister.

Soudain, et tu ne t'y attends pas, une main se pose sur son épaule osseuse.

Elle sursaute, la petite. Elle n'aime pas qu'on la touche. C'est une preuve qu'elle existe. Elle ne veut pas exister. Elle ne doit pas. Elle n'existe pas. Elle pivote et se retrouve face à une grande dame, en vêtements bleu foncé de cavalière. La petite découvre sa chevelure sombre, son grand chapeau à plumes jaunes. La dame a un grain de beauté sous l'œil gauche. Elle est belle, aquatique, à couper le souffle. Elle semble sonder l'âme de la petite qui reste interdite. Elle ne s'y était pas préparée. Le regard de la dame lui fait tourner la tête, il lui rappelle le visage. Le visage flou de la femme dont les lèvres, dans un mirage, se posent sur son point de beauté. Le visage de sa mère? Le sourire doux en moins.

— Te voilà, toi! T'es pas restée là? dit la dame d'une voix rocailleuse, comme si elle n'avait plus parlé depuis longtemps, comme si elle exhumait les mots d'un abîme. Tu m'as suivie, c'est ça? Tu veux quoi? De l'argent? Combien? Combien pour tes fleurs?

La petite ne répond pas. La dame en bleu semble parler toute seule. La petite reste muette. Elle n'a jamais entendu de voix si profonde. Forcément, la petite n'a jamais vu la mer, elle ignore tout des fonds marins et des chants sombres des sirènes.

— Tu as perdu ta langue, pouilleuse?